

vivre emprunter une vingtaine de francs qu'on vint me réclamer le lendemain. Je tombai à la charge de mes chrétiens avec tout mon personnel et celui de la Sainte-Enfance. C'était un fardeau bien lourd et que ces pauvres gens, malgré toute leur bonne volonté, ne pouvaient porter longtemps.

Heureusement M. Fenouil, mis au courant de ma situation, vint généreusement à mon aide et me sauva d'une banqueroute générale. Mes affaires arrangées et mes soucis passés, je fis de nouveau un petit voyage à la capitale où je trouvai comme toujours l'accueil le plus cordial. On rit de mes petites misères et, en me quittant, mon vénéré confrère me dit ces paroles que je n'oublierai jamais et dont je fais le principe de ma conduite : "Quoi qu'il arrive, allez toujours de l'avant, après avoir toutefois consulté Dieu dans la prière et observé les règles de la prudence humaine."

Je m'en retournai affermi et décidé à ne céder jamais devant l'adversité.

CHAPITRE IX.

Le village de Cha-hô.—La famille Fong.—Exactions d'un maire ; sa haine contre les Fong et contre les chrétiens.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans amener d'événements un peu importants. Un dimanche, à l'approche de la nuit, j'étais à la fenêtre, regardant les chrétiens qui se rendaient à l'oratoire pour chanter les prières. Tout-à-coup je vis deux jeunes gens, à la démarche hésitante, entrer dans ma cour et se diriger vers la maison. Ils cheminaient lentement, eus le temps de considérer leurs traits, qui m'étaient inconnus.

Quelques instants après le catéchiste les introduisit dans sa chambre. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se prosternèrent à la mode du pays pour me saluer.

— "Qui êtes-vous ? leur demandai-je.

— "Nous sommes deux frères du nom de Fong, dit le plus grand, beau jeune homme aux traits réguliers, à la figure franche et énergique..., voici mon frère aîné... Notre père et toute notre famille demeurent à Cha-hô."

Cha-hô est un village d'une soixantaine de familles à 5 ou 6 ly de San-pé-hou.